

H-France Salon
Volume 13, Issue 9, #6

L'éclaireur d'imaginaires

Mélodie Simard-Houde
Université du Québec à Trois-Rivières

Rencontrer la pensée de Dominique Kalifa fut pour moi, en tant que chercheuse, une expérience fondamentale comme peut l'être, pour tout amoureux de la littérature (ce que je suis), la découverte d'un auteur pour qui l'on se reconnaît des affinités électives. Cette rencontre se révéla d'autant plus marquante qu'elle survint à un moment charnière, alors que j'entamais ma thèse de doctorat en études littéraires. Son sujet—une histoire littéraire et culturelle du reportage dans la presse française sous la Troisième République—était encore en définition. Je m'intéressais déjà à l'étude de la poétique des écrits journalistiques ainsi qu'à l'analyse du discours et à une approche sociologique des postures d'auteur. Mon étude du reportage prenait tranquillement forme à la croisée de ces trois voies.

Alors, à moi qui avais été formée non pas dans la discipline de l'histoire mais dans celle de la littérature, la lecture de *L'Encre et le sang* révéla la possibilité d'étudier les productions de la culture médiatique sous un jour qui me semblait complètement inédit, c'est-à-dire afin de tracer à travers elles l'histoire de représentations et d'imaginaires connectés aux pratiques du journalisme. Le travail de Dominique m'intéressa d'emblée à au moins trois égards.

Tout d'abord, et de façon évidente, il évoquait des objets (les figures d'enquêteurs, de reporters, l'imaginaire du crime, la rubrique des faits divers) conjoints à ceux de mes recherches. Or, sous sa plume à la fois précise, vive et évocatrice, ces objets reprenaient vie pour le lecteur contemporain et permettaient de comprendre beaucoup plus que ce qu'ils incarnaient strictement ; ils éclairaient de façon originale les sensibilités et les usages de l'époque à laquelle ils appartenaient.

Ensuite, le travail de Dominique me passionna parce qu'il rendait légitime, pour la littéraire que j'étais, l'étude de textes qui ne sont pas, du moins *a priori*, marqués du sceau de la littéarité, comme c'est bien souvent le cas des textes journalistiques, produits et publiés rapidement, destinés à périr avec les pages fragiles des journaux. En dépit de cela, *L'Encre et le sang*, mais plus encore tous les travaux ultérieurs de Dominique, notamment *Les bas-fonds*, ouvrage qui m'inspira aussi beaucoup dans ma thèse, montrent bien en quoi la presse de masse, avec les tirages prodigieux qu'elle connaît en France pendant la Troisième République, constitue une source formidable pour reconstituer des imaginaires sociaux, suivre la trace de leur formation, de leur circulation et de leur déclin au fil du temps. Dès lors, tout texte et toute image de presse deviennent potentiellement captivants parce qu'ils recèlent des fragments d'imaginaire, et ce, en dehors de toute considération de valeur esthétique ou littéraire. Pour l'historien, ce constat peut être de l'ordre de l'évidence, mais il doit encore souvent être expliqué et défendu pour qui, comme moi, souhaite étudier des discours et des représentations collectives sans s'empêtrer dans des justifications quant à leur littéarité, et ce, tout en continuant indubitablement de s'inscrire

parmi les littéraires (notamment en maniant leurs outils d'analyse, ce qui, sans doute, différencie mes travaux de ceux de Dominique).

Enfin, les recherches de Dominique et, plus encore, la rencontre de ce dernier un peu plus tard, de même que la fréquentation du Centre d'histoire du XIX^e siècle pendant mon postdoctorat, ont constitué une véritable école méthodologique. Même si mes deux codirecteurs de thèse, Guillaume Pinson (Université Laval) et Marie-Ève Thérénty (Université de Montpellier 3), situent tous deux leurs travaux à la croisée de l'histoire culturelle de la presse et de la littérature, ils appartiennent comme moi quant à leur formation et leurs attaches institutionnelles aux études littéraires. De ce fait, intégrer pour un temps le groupe d'étudiants et de chercheurs en histoire gravitant autour de Dominique a en quelque sorte été un retour aux études, à l'apprentissage du b.a.-ba d'une discipline—l'histoire—à laquelle j'étais venue par affinités pour l'histoire culturelle que pratiquait Dominique mais sans formation spécifique.

Que celui-ci, avec la confiance et la bienveillance qui le caractérisaient en tant que mentor, me mette en charge de l'enseignement à plusieurs groupes de ses étudiants de licence au cours de mes deux années de postdoctorat me permit de découvrir et maîtriser un exercice, l'explication de document historique, que je n'avais jusqu'alors jamais pratiquée ! Même si j'étais familière avec le format écrit de ce type d'analyse, non sans parenté avec l'explication de texte littéraire, il me fallait désormais adopter une lorgnette d'historienne pour interroger textes et images sous un angle pour moi tout à fait nouveau. Je devais départager les éléments factuels des détails inventés, considérer ce que le texte, même fictionnel—puisque l'on étudiait bien sûr aussi des textes littéraires dans les cours de Dominique !—, nous disait des pratiques et des usages du passé.

Dominique, comme les jeunes collègues auprès de qui il m'avait introduite, m'a épaulée dans l'appropriation de cette démarche en partageant avec moi des documents pédagogiques et des analyses, notamment lorsque j'ai donné les séances de travaux dirigés dans le cadre du cours qui servait de laboratoire à la préparation de *La véritable histoire de la « Belle Époque »*. L'étude de la construction de cet « imaginaire temporel » pour employer la formule de Dominique, prenait appui sur plusieurs documents fictionnels (textes littéraires, bandes dessinées, films). En tant que littéraire, attentive aux procédés discursifs et aux effets esthétiques, j'ai été frappée par le regard finement érudit que l'historien porte sur ces productions lorsqu'il les traite comme des documents historiques, où l'on peut traquer la construction du temps et de la mémoire. Plus encore, et de façon plus subtile, il fallait interroger ce que ces représentations, même jusque dans leur part fabulatrice, faisaient subir, en retour, au « réel », en quoi elles modifiaient le social. Ce questionnement, étranger à l'analyse littéraire, n'avait rien d'évident pour moi. C'est certainement là la trace la plus durable, la marque la plus indélébile que me laisse la pensée de Dominique : cette certitude, sans cesse réitérée par ses travaux comme par ses propos et son enseignement, que l'imaginaire appartient pleinement à notre vie réelle et à nos sociétés, qu'il infuse et transforme, dont il devient un des moteurs les plus puissants, impulsant nos conduites, nos manières d'être, de sentir, d'agir. Cette idée trouve un accord profond avec mon expérience de lectrice littéraire et de chercheuse en littérature. Si elle justifie, pour l'historien, le choix d'objets d'étude tels que les imaginaires sociaux, que Dominique a grandement contribué à légitimer, elle constitue aussi une idée intensément susceptible de plaire à tous ceux qui sont amoureux de la littérature et de la culture. Elle n'est pas sans me rappeler la célèbre phrase de Marcel Proust : « La vraie vie, la vie enfin découverte et éclaircie, la seule vie par conséquent pleinement vécue, c'est la littérature. » Celle-ci semblerait sans doute outrée à un historien qui

cherchait avant tout à expliquer le social, et qui était intéressé par les imaginaires en ce qu'ils sont performatifs—c'est-à-dire agissants—, mais il demeure que la phrase de Proust comme les travaux de Dominique, indiquent combien les imaginaires sont vivants et nous font vivre.

Cheminaut aux côtés de Dominique et de ses étudiants, j'ai aussi pu constater jour après jour la très grande sensibilité et la générosité de ce chercheur et professeur. Il savait comme nul autre aiguillonner les jeunes chercheurs qu'il dirigeait sur la bonne voie. Ses facultés d'analyse et de synthèse lui permettaient de commenter de manière extrêmement précise, juste et constructive les présentations de nos travaux que nous avions l'occasion de faire dans son séminaire, intitulé « Histoire des imaginaires ». Il savait aussi, de façon très réaliste, que la recherche universitaire ne se déploie pas dans une tour d'ivoire, mais qu'elle est tissée de contraintes, d'obstacles, de pratiques sociales, de territoires symboliques à conquérir. Et en cela il conseillait également de façon lumineuse ses doctorants et postdoctorants, en leur suggérant de contacter untel et de publier ou non un article, en les incitant à organiser une manifestation scientifique, ou simplement en leur faisant rencontrer les chercheurs de tous pays et de tous horizons qui étaient aussi ses amis et qui lui rendaient visite à la Sorbonne et dans son appartement du Marais.

Dans tous ces gestes attentionnés, Dominique présentait enfin une autre de ses qualités, c'est-à-dire une grande délicatesse. Malgré toutes les tâches et les responsabilités qui lui incombaient, il prenait le temps de s'arrêter, de questionner, de s'intéresser à chacun de nous, non de façon mécanique, mais avec l'humanité et l'individualité qui faisaient le charme de ses conversations, comme l'originalité de ses écrits. Dominique, derrière la grande courtoisie qui la tempérait, avait très certainement une personnalité d'une intense sensibilité. Il la laissait quelquefois transparaître, au détour d'un commentaire incisif, d'une profession enthousiaste qui révélait ses goûts (ou ses dégoûts), d'un souvenir raconté avec nostalgie ou d'un regard perçant, mais lui seul pouvait sonder toute la profondeur—toute la noirceur ?—des imaginaires qui l'habitaient et qui nous expliqueraient sa perte, à défaut de nous en consoler. M'attardant sur le versant lumineux de ce que Dominique laisse derrière lui, je continuerai longtemps d'arpenter tous les territoires imaginaires que ses ouvrages ont éclairés pour nous.

Mélodie Simard-Houde
Université du Québec à Trois-Rivières

H-France Salon

ISSN 2150-4873

Copyright © 2021 by the H-France, all rights reserved.